

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Mauvais présage	5
La tente sous la tempête.	16
Une terrible découverte	31
La vie ou la mort	46
Une décision fatale	56
Lutte contre la forêt vierge	65
Réalité ou illusion	82
Un feu s'éteint	95
Veilleur solitaire	110
Un groupe de jeunes en détresse	128
Camarades	138

Mauvais présage

Une piqûre cuisante tire Philippe de son sommeil. Rapide comme l'éclair, il s'applique une claque sur le menton — un moustique écrasé lui reste collé aux doigts. «Aïe» laisse-t-il échapper en s'essuyant la main à la couverture de laine dans laquelle il s'est enroulé. Se retournant, il rajuste la moustiquaire dont il s'était débarrassé en dormant. «Ces bestioles!» grommelle-t-il. «Ces maudites petites bestioles!» Ah! cette expédition dans une région absolument désertique, cette aventure extraordinaire — elle serait tellement plus belle sans ces insupportables insectes qui vous sucent le sang! Ces forêts perdues du nord de la Finlande devaient être peuplées de loups, et même d'ours. C'est ce que leur avait raconté Marc, leur ami finlandais. D'ailleurs, il y a quelques jours seulement, dans une maison finnoise, en fait la dernière habitation qu'ils avaient vue, ils avaient parlé à un vrai chasseur d'ours et avaient admiré de splendides peaux. Mais ces magnifiques bêtes sauvages semblent plutôt rares ici; elles furent sans doute les hommes. En tout cas, elles restent invisibles malgré tous les efforts des garçons pour les repérer. Les moustiques, en revanche, ces petits insectes si communs qui pullulent chez eux en Allemagne aussi, sont loin d'être

rares! Ils surgissent par millions des roseaux et des herbes et s'abattent sur les quelques malheureux qui se sont audacieusement introduits dans leur territoire. Ah! ils n'ont pas peur de ces intrus. Lorsqu'on est sur l'eau, ils s'amassent au-dessus des bateaux, en nuages noirs. Les garçons doivent alors s'enduire toutes les cinq minutes le visage, les mains et chaque partie découverte de leur corps de cette affreuse huile à l'odeur si épouvantable, faute de quoi ils ne peuvent tout simplement pas se servir des pagaies. Et lorsqu'ils descendent à terre — à midi pour manger ou le soir pour dresser la tente — c'est encore pire: à en devenir fou! Pas plus tard que ce soir, Roger, surnommé «Citrouille» à cause de ses formes rondes, en a donné la preuve. Il s'est livré à une véritable danse de sioux sur le rivage en hurlant: «Je n'en peux plus! Non, c'est fini! Je veux rentrer à la maison!» Quelle sottise! Là où ils sont actuellement, il n'existe pas le moindre moyen de transport rapide! Il n'y a pas même de chemin! Les seules choses qu'il y a ici, c'est la forêt et l'eau! Aussi ceux qui se risquent dans ces lieux désertiques n'ont-ils pas le choix: ils doivent aller jusqu'au bout! Par sa danse désespérée, Citrouille n'a réussi qu'à exciter les moustiques. En fait, l'unique moyen quelque peu efficace pour s'en débarrasser, c'est d'allumer un grand feu qui dégage de la fumée, et de se grouper autour. Mais alors, si pour un moment on est libéré de ces horribles petits insectes, on suffoque presque.

Le pire toutefois, c'est que même la nuit on n'a pas la paix. Aussi, ce soir-là, avant de se coucher, nos amis ont-ils retiré du feu une branche fumante et l'ont prise dans leur tente. Ils l'ont gardée aussi longtemps que possible — jusqu'à en avoir tous la gorge irritée et des

accès de toux, puis l'ont jetée dehors et ont refermé la tente aussi vite qu'ils l'ont pu. Et maintenant? Le bourdonnement détestable ne vient-il pas de nouveau troubler le sommeil des dormeurs? Philippe a fait la douloureuse expérience de la présence de ces vilaines petites bêtes. Et puis, qu'il fait chaud dans cette tente basse, hermétiquement fermée, dans laquelle on dort serrés les uns contre les autres et, par-dessus le marché — toujours à cause de ces moustiques — bien enroulés dans des couvertures de laine! Philippe sent sa chemise lui coller au corps. Et s'il sortait, juste un instant, pour respirer à pleins poumons quelques bouffées d'air frais?

Eh, oui! quelle bonne idée! Philippe n'hésite pas longtemps. Il dégage son visage de la moustiquaire et se débarrasse de sa couverture. Puis il se lève. Il ne peut pas se tenir droit, car la tente est très basse. Il cherche de la main un espace vide entre les dormeurs, y avance prudemment le pied droit, puis le gauche. Il lui faut encore enjamber une forme emmitouflée avant d'atteindre la sortie. Il tâte la paroi de toile. C'est bien cela: il sent les boutons-pressions! Il ouvre rapidement les deux d'en bas, car il ne s'agit pas de faire une grande fente — à cause des moustiques. Il se met sur les genoux et rampe à l'extérieur, comme un serpent. L'air frais lui caresse délicieusement le visage. Enfin il est dehors. Il se redresse et étire ses membres ankylosés.

Mais voici que soudain il s'arrête net et écarquille les yeux. Voyons, que se passe-t-il? Il fait terriblement sombre, une nuit noire, sinistre, comme il n'en a encore jamais vu dans ce pays nordique. Ici, tout près du cercle polaire, les nuits sont très courtes, même en cet arrière-été. Le soleil ne disparaît que quelques heures

à l'horizon, derrière les forêts éternelles, et malgré cela il fait encore presque suffisamment clair pour pouvoir lire un journal. Mais aujourd'hui? Où est le grand lac au bord duquel ils ont dressé leur tente? Philippe perçoit bien le léger clapotement de l'eau dans les roseaux, mais il a de la peine à discerner quoi que ce soit. Et les immenses pins qui encerclent leur campement? Sont-ils vraiment toujours là? Philippe lève la tête. Le ciel aussi est noir, d'un noir menaçant! S'agit-il de nuages? De nuages orageux? Oui, décide-t-il: déjà la soirée avait été anormalement lourde. Et les moustiques les avaient tourmentés plus que jamais auparavant. Ils avaient aussi été frappés par l'atmosphère: tout leur avait paru tellement terne, alors que d'habitude, dans ces régions désertiques du nord, le crépuscule offre une gamme de couleurs étonnante. Au coucher du soleil, les troncs des pins deviennent rouge sang. Et l'eau se transforme en or fluide. Mais ce jour-là, tout avait été sinistre. Le lac s'était transformé en une surface de plomb. Pas le moindre souffle d'air ne faisait bouger les feuilles des arbres. Et Marc, leur ami finlandais, avait dit, en levant un regard soucieux sur le ciel voilé: «Eh bien! si on n'a pas un orage!» Soudain alors, ses jeunes compagnons s'étaient sentis un peu angoissés. Un orage! Dans ce lieu désertique! Et encore la nuit! Est-ce que les orages ne doivent pas être particulièrement violents ici? Oui, Marc avait raison. Un orage se prépare; déjà les nuages noirs se sont amoncelés dans le ciel et obscurcissent l'immense étendue de forêts.

Au même instant, comme une sorte de confirmation, une lueur traverse le ciel — un éclair, très bref, au-delà des forêts, sur l'autre rive du grand lac. Son éclat est si vif, si aveuglant, que Philippe ferme involontairement les

yeux. Immobile, il attend maintenant le coup de tonnerre. Non, il n'entend rien. La foudre a dû tomber très loin, peut-être tout là-bas, en Russie. Le trait de lumière si rapide n'a pas permis au garçon de discerner grand-chose, sinon que le ciel est effectivement couvert de grosses masses nuageuses qui semblent vouloir s'attarder juste là, au-dessus de ce lac. Philippe pense alors tout à coup aux bateaux.

Les jeunes qui campent là, loin de tout, ont des bateaux, trois canots pliants. Ils les ont emportés avec eux lorsque, répondant à l'invitation d'un ami finlandais, ils ont participé à un grand camp d'été international. La Finlande — ou Suomi pour les indigènes — est le pays des mille et un lacs, où l'on se déplace bien plus vite et agréablement sur l'eau que sur les routes toutes droites et monotones. Aussi, peu après Helsinki déjà, nos jeunes avaient-ils quitté le train, préparé les bateaux et navigué de lac en lac vers le centre du pays, jusqu'à l'île spacieuse où les nombreux campeurs avaient dressé leurs tentes; les fanions multicolores flottaient gaiement au vent. Ils avaient passé là des journées inoubliables, grâce à l'accueil chaleureux des Finlandais. Ils avaient joué, chanté et beaucoup discuté. C'est là qu'ils avaient fait la connaissance de Marc, le sympathique étudiant finlandais, qui parlait si bien leur langue, parce que sa mère était allemande. Il avait emmené ses nouveaux amis dans le Nord, dans une région isolée, près du cercle polaire et près aussi de la frontière russe où son père était pasteur. Ils avaient voyagé d'abord en autobus par ces interminables routes rectilignes au travers des forêts. Puis, dans un petit village, ils avaient quitté l'autobus et, sur la suggestion de Marc, ils s'étaient lancés dans une vraie expédition. Il y avait là toute une

longue chaîne de lacs aux rives désertes, sans une habitation, sans un être vivant — rien que des forêts, à perte de vue, la forêt vierge, impénétrable. Si on traversait tous ces lacs — un trajet de huit jours — on arrivait à un endroit habité d'où un autobus faisait le trajet jusqu'au village natal de Marc. Louis, le chef du groupe, avait d'abord hésité à s'engager dans cette aventure: c'était une bien grande responsabilité. S'il survenait quelque chose d'imprévisible? L'un d'eux pouvait tomber malade; un des bateaux pouvait chavirer. Et s'ils perdaient un de leurs kayaks ou une partie des provisions, calculées très juste? Ne risquait-on pas de s'égarer? Ses camarades avaient tellement insisté qu'il avait fini par céder. D'ailleurs Marc était un guide sûr, un vrai «éclaireur», qui connaissait bien la région. C'est ainsi que depuis quatre jours déjà les jeunes gens pagaient dans ces dédales de lacs. Là où ils se trouvent maintenant, il n'y a pas d'autre moyen de locomotion que le bateau. Les forêts qui, semblables à des murailles, encerclent les lacs, sont infranchissables. Aussi jamais les kayaks n'ont-ils été plus nécessaires! Ils les ont laissés tout près de l'eau, sur le sable de la rive. Ne sont-ils pas très exposés si l'orage éclate vraiment? Si les éléments du ciel se déchaînent, est-ce que le lac ne suivra pas, venant balayer le rivage de ses vagues? Les kayaks risquent alors bien d'être emportés. «Il faut que je les mette à l'abri, plus en arrière!» décide Philippe en se mettant en route sans plus tarder.

Mais ce n'est pas du tout aussi simple qu'il le croit, surtout par cette nuit noire. Ce soir-là, ils ont dressé leur tente sur une mince langue de terre qui pénètre loin dans le lac. Ils se sont installés tout au bout de la presqu'île, n'ayant pas trouvé d'autre surface plane. Mais